

A



édition des
**Opérateurs
Liégeois
en Art**

A C

art au centre

Art au Centre est un projet de revitalisation du centre-ville de Liège par l'art.

Cette 15^e édition d'Art au Centre, du 17 octobre au 31 décembre 2024, est réalisée en collaboration avec le réseau OLA, une toute nouvelle association réunissant 22 lieux d'art liégeois afin d'œuvrer ensemble à la promotion et au soutien de l'art contemporain, au rayonnement des activités de ses membres et à la défense de leurs intérêts communs.

Informations : www.olaliege.com

Liste des membres du réseau OLA : **bonnemaïson, Buronzu Gallery, Centre culturel de Liège - Les Chiroux et la Galerie Satellite, la Collection Uhoda, Espace 251 Nord, la Galerie des Beaux-Arts, la Galerie Centrale, la Galerie Les Drapiers, la Galerie LRS52, Mouvements Sans Titre, la Galerie Nadja Vilenne, la Galerie Rature et Inner Space, la Châtaigneraie-CWAC, Les Amis de Roger Jacob, Les Brasseurs, L'Inventaire, le Musée d'art contemporain en plein air du Sart Tilman, Quai4 Galerie, SPACE Collection, la Société Libre d'Emulation.**

Chaque vitrine est réalisée sous le commissariat d'un membre différent d'OLA.

Le parcours de cette exposition à ciel ouvert, ainsi que les textes explicatifs de chacune des vitrines peuvent être consultés en français et en anglais sur le site internet du projet www.artaucentre.be.

Art au Centre est une initiative des asbl
Mouvements Sans Titre et Liège Gestion Centre-Ville.



Le projet *La Crise et les Rêves* s'articule en deux parties. La première, *La Crise sans Faim*, prend la forme d'un recueil, sorte de petit traité philosophique consacré à l'état du monde actuel. La deuxième, *Le Cahier des Rêves*, consiste en un ensemble de cent cinquante feuillets contenant chacun un rêve.

J'ai invité des hommes, des femmes et des enfants à écrire ou à dessiner un rêve. En prenant connaissance des pages « rêvées » à travers des pays aussi différents que l'Afrique du Sud, l'Argentine, la Belgique, le Brésil, le Cameroun, la Chine, l'Espagne, les États-Unis ou Singapour, j'ai été interpellé par le fait d'avoir avec constance retrouvé les mêmes aspirations. La santé, l'amour, la qualité des relations humaines et l'épanouissement personnel constituent les rêves de la plus grande majorité des personnes sollicitées. Jamais l'argent ni le confort matériel ne sont cités ou évoqués.

Le Cahier des Rêves a été imprimé sur les presses de l'atelier Bruno Robbe à Frameries en juin 2014. Il contient un choix de vingt rêves. Cette édition originale a été limitée à 200 exemplaires.

Nina Berman est une photographe documentaire, réalisatrice, journaliste et éducatrice dont le travail explore la politique américaine, le militarisme, les questions environnementales et les traumatismes liés à la violence. Pour cette édition d'Art Au Centre, la Space Collection met en lumière son travail, notamment la pièce *Marine Wedding*, acquise en 2008.

Cette photographie, qui a valu à Nina Berman le premier prix de la catégorie portrait du World Press Photo en 2006, montre une scène troublante : le mariage d'un marin américain, défiguré lors d'un attentat suicide en Irak. Après plus d'un an de convalescence à l'hôpital, l'ancien soldat divorce quelques mois seulement après son mariage. Cette image s'inscrit dans la continuité de la première monographie de la photographe, *Purple Hearts – Back from Iraq*, publiée en 2004 par Trolley Books. Ce livre rassemble des portraits et interviews de soldats américains blessés au combat.

Nina Berman parcourt les États-Unis pour observer et documenter les paysages politiques et sociaux de son pays. Une sélection de son travail est également présentée dans cette édition d'AAC, où elle immortalise les tensions survenues à l'Université Columbia en avril 2024. À cette occasion, des étudiants ont protesté contre les investissements pour Israël, exprimant leur solidarité avec Gaza. Le reportage met en lumière les affrontements entre groupes pro-Israéliens et pro-palestiniens lors des manifestations sur le campus.

Parade 16 (The Apple)

Almond Chu, Hong-Kong (CN), 1962

du 17 au 30 octobre

Un précepte de la pensée maoïste ambitionne d'« apprendre des masses tout en les éclairant ». La duplication d'un même individu exprime non pas une nostalgie des certitudes maoïstes et de la solidarité sociale, mais sa soumission aux messages des grandes multinationales, sous la surveillance de l'État.

Almond Chu initie en 1997, année de la rétrocession de Hong-Kong à la Chine, la série *Parade*. Les photographies mettent en scène un même personnage multiplié, dont la répétition forme le corps d'une manifestation imaginaire toujours située dans un lieu chargé de sens au niveau historique ou sociétal, que ce soit le siège du gouvernement ou le magasin Apple. Cette série couronne un travail de quatorze ans de questionnement sur la société hongkongaise et ses mutations.

Banana Head

Gilles BARBIER, Port-Villa (VU), 1965

du 11 novembre au 20 décembre

Artiste français aux multiples techniques, Gilles Barbier est connu pour ses nombreux clones créés en cires et représentés de façon burlesque. La banane est un élément récurrent du vocabulaire de Gilles Barbier depuis le début des années 2000. Non seulement elle évoque l'humour, la chute, le gag mais la banane est aussi pour l'artiste un des éléments qui entre en action dans la notion de glisse.

La *Banana Head (Traumatic Insemination)* est à cet égard particulièrement représentative de l'obsession de l'artiste pour ce motif. En 2010, l'artiste, reprenant à son compte l'exercice classique de l'autoportrait, réalise avec autodérision une série de bustes de lui-même qu'il « maltraite », coupe en morceaux (*Butter Head*), écrase (*Squeezed Head*), lobotomise (*Peanut Head*) ou enfin « insémine », dans le cas de la *Banana Head*.

Stainsteel Heart est une installation sculpturale immersive, captant l'attention par ses contrastes. Au centre, un cœur stylisé en chrome est suspendu au-dessus d'un socle, transpercé par des pics. Des chaînes fines relient la sculpture du plafond au sol, créant une sensation de tension et de fragilité. Le sol est recouvert de cardères sauvages peintes en noir, contrastant avec la surface réfléchissante du cœur. Une lumière verte fluorescente, ajoutée à la composition, illumine l'œuvre d'une aura mystérieuse.

L'œuvre interroge la dualité humaine : la coexistence de la force et de la vulnérabilité, de l'organique et de l'industriel. Le cœur, symbole de vie et d'émotion, est ici métallique, évoquant résistance et impénétrabilité. Les pics ne détruisent pas ce cœur mais le façonnent, suggérant que la douleur forge l'être. Les chaînes, à la fois contrainte et soutien, retiennent le cœur dans une tension suspendue entre ciel et terre. Elles symbolisent les attaches de l'existence : parfois emprisonnantes, parfois libératrices.

Le sol, recouvert de cardères noires, évoque la nature imprévisible et brutale. Peintes en noir, ces plantes deviennent une surface organique qui absorbe la lumière, opposée à l'éclat métallique du cœur. La lumière fluorescente verte insuffle une énergie vibrante, rappelant un battement de vie ou une pulsation électrique. Elle crée des jeux d'ombres et de reflets qui transforment l'œuvre en une expérience sensorielle.

Avec une attention particulière aux matériaux, *Stainsteel Heart* explore les tensions et harmonies entre la nature et l'industriel, le vivant et le mécanique, offrant au spectateur une réflexion sur la condition humaine.

**Le client est roi
Le royaume est fermé
La fin du règne**

Eloïse Lega, Bruxelles (BE), 1996

Occuper un magasin vacant est une expérience particulière. Une fois le vide installé dans le commerce et le silence établi dans les rayons, l'adage « Le client est roi » sonne comme dérisoire. Le pouvoir conféré n'agit plus et on peut douter du sens même de l'expression. Accompagnée de deux autres phrases (« Le royaume est fermé » et « La fin du règne »), ces maximes prennent place au sein de la vitrine en imitant l'aspect des panneaux leds « OPEN » qui scintillent nuits et jours dans certains commerces pour inciter le client à entrer. Une invitation à pénétrer qui n'est plus d'actualité dans ces magasins vides. L'ambivalence de cette expression dans ce lieu de consommation aujourd'hui en déclin.

Eloïse Lega

La pratique artistique d'Eloïse Lega est pluridisciplinaire, alliant des techniques traditionnelles (gravure, photographie, dessin...) à des techniques modernes (vidéo, électronique, gravure laser...). En 2021, elle est lauréate du prix ArtContest où elle présente trois pièces touchant au thème de la migration, du souvenir des disparus et de la mémoire. En 2023, elle présente sa première exposition solo au Botanique où elle aborde les traces plus personnelles que le temps nous laisse. Sous le titre *Absences*, l'exposition questionne la disparition dans ses sens multiples et à nouveau, le passage du temps, la mémoire, la fragilité humaine...

Pour la vitrine d'Art au Centre, elle présente pour la première fois, un projet pensé lors de l'occupation temporaire, en atelier d'artiste, d'un ancien magasin à la Galerie Toison d'Or (Bruxelles). Comme à chaque exposition, ses cartes postales sont présentes. Elles sont une explication sur le projet et un souvenir que le visiteur peut emporter. Il peut aussi s'inscrire à la newsletter postale : <https://www.eloiselega.com/projets/carte-postale>.

En 2005, Emilio Lopez Menchero réincarne Frida Kahlo. Presque 20 ans après, il s'apprête à rentrer dans la peau de l'un des plus célèbres des amants de l'artiste mexicaine, Lev Davidovitch Bronstein, mieux connu sous le nom de Léon Trotski. Et pour ne pas faire les choses à moitié, l'artiste tentera également d'être Iossif Vissarionovitch Djougachvili, Joseph Staline. Une rivalité, un duel, un face à face entre l'intellectuel juif idéaliste et le brigand géorgien taciturne, entre le flamboyant champion du communisme universel et celui d'une URSS laboratoire politique. « Tout a commencé, explique Emilio López-Menchero, lorsque j'ai ouvert un livre hérité de mon grand-père maternel, communiste et proche camarade de La Pasionaria, une traduction en espagnol de Staline, la biographie écrite par Trotski, son dernier ouvrage avant qu'il ne soit assassiné au Mexique par Ramon Mercader, stalinien catalan et agent du NKVD ». Tenter d'être, le même jour, Lev Trotski et Iossif Staline, tout cela aura lieu en Catalogne, à Agullana, lieu le plus emblématique du grand exode républicain et catalan de 1939. « J'ai appris à danser la Sardana, une danse traditionnelle catalane où les danseurs en cercle se tiennent par la main. Je la danserai au son de l'Internationale », explique Emilio López-Menchero

When a Black Body Wake Up

Luna Mahoux, Dessié (ET), 1996

Luna Mahoux a obtenu son diplôme en peinture à l'ENSAV – La Cambre (Bruxelles) en 2022 et a poursuivi en parallèle un double cursus à l'ENSA – Paris-Cergy. Elle est actuellement élève de la promotion Vera Molnàr au Fresnoy – Studio National des Arts Contemporains (Tourcoing).

La matière première de Luna Mahoux, ce sont des images trouvées sur internet et sur les réseaux sociaux, des images qui mettent en scène ou documentent les corps noirs et leurs récits, privés ou publics. En explorant ces mémoires digitales enfouies qui ignorent souvent elles-mêmes leur potentiel narratif et politique, Luna exhume, remixe et remonte ces images, ou en fait des captures d'écran, les agrandit sans se soucier de la qualité pour privilégier au contraire la puissance d'évocation du pixel comme outil de résistance au capitalisme et à l'invisibilisation des corps racisés.

En monumentalisant ces images dites « pauvres » (selon la définition donnée par Hito Steyerl), Luna Mahoux retisse un lien affectif et d'engagement à la diaspora noire et rend hommage aux archives oubliées, aux courants et aux tendances qui nouent des communautés ensemble et font exister des moments d'intensité. Elle poursuit des objectifs analogues en tant que curatrice et DJ.

Depuis 2022, son travail a été exposé dans de nombreux lieux, notamment à la Villa Médicis (Rome) dans le cadre du programme Les Chichas de la pensée ; festival Circulation(s) au CENTQUATRE-PARIS ; KANAL – Centre Pompidou (Bruxelles) ; Basel Social Club (Bâle) ; CALM (Lausanne) ; after hours – AFTRHRS (Paris) ; Marres (Maastricht) ; Maison des arts George & Claude Pompidou – MAGCP (Cajarc) ; Cherish, à Genève. En 2023, elle reçoit le .tiff – Emerging Belgian Photography Prize et a exposé au FOMU (Anvers).

Le travail de Xavier Mary est présent dans la collection du Musée du Sart Tilman depuis plusieurs années : la sculpture *Harry* est installée aux abords des Centres Sportifs en 2018. En 2019, Mary met en dépôt *Λαβύρινθος* (2014), une sculpture-relief, et enfin, en 2022, *Digital monolithe blanc* (acrylique sur panneau, 2009) rejoint la collection du Musée (donation de l'Association Art Promotion).

Les trois œuvres déclinent la cohérence poétique implacable de Xavier Mary : le répertoire est celui des show-rooms automobiles, et de leurs accessoires et options (de préférence «full»), de leur symbolique qui marque l'inconscient consumériste de l'Occident industriel depuis une centaine d'années, des grandes messes que sont les salons de l'automobile comme Paris ou Genève (en Europe), du génie qu'ont eu ces firmes pour imposer leur marque. Il y a aussi chez Mary une esthétique des grandes halles de vente en gros : magasin de bricolage, grossistes en pièces détachées et en matériaux de construction, ... tous ces immenses dépôts commerciaux qui habitent les périphéries des villes depuis une cinquantaine d'année. Enfin, il y a une fascination certaine pour ce que le commun des mortels évacue, au propre comme au figuré : les déchets, la puissante et indicible sidération qui peut étreindre lorsque l'on contemple un cimetière de voiture, un site de concassage de métaux, les cimetières d'avions plus nombreux que les hypothétiques cimetières d'éléphants, ...

De cet étrange et très cohérent répertoire imaginaire, Xavier Mary extrait des objets singuliers dont les très fortes connotations se suffisent à elles-mêmes, la tentation esthétisante frôlée en permanence ne débouche sur aucun constat, sinon celui de l'amoralité des objets.

À Liège, de retour de Tokyo

Rencontrer, collecter ; Contempler et associer
 Les nuances, les brillances, les textures
 Disséquer, converser ; Déconstruire et conserver
 Les coutures, les emmanchures, les bordures
 Déplier, suspendre ; Et se laisser surprendre
 Par la beauté de la teinture
 Rapiécer, alterner ; Altérer ou réparer,
 La matière
 Repasser, laisser reposer ; Déglacer et enfin saisir,
 Les détails de la doublure
 Dérouler pour le plaisir ; Retourner pour comprendre
 Aller voir de l'autre côté Les secrets imprimés
 Découper, décaler ; Réécrire et faire chanter
 Les motifs
 Dans un sens puis dans l'autre ; Tout mélanger pour retrouver
 L'amour du geste
 Échanger, faire revenir ; Le voyage et le partage
 Et cuisiner les restes
 Imaginer, saupoudrer, assaisonner d'autres souvenirs
 Et cultiver les contours Des broderies

Dans mon atelier parsemé d'étoffes en morceaux, je dessine avec mes ciseaux.
 J'ai recréé le parcours des douze mètres de tissu
 nécessaires à la confection d'un seul kimono. Une bande organisée de petits
 losanges imbriqués, pliés et cousus entre eux.
 Une sorte de partition rythmée par des enchaînements de motifs japonais,
 agencés entre les dinosaures d'un ancien drap de lit surcyclé.

Le projet de vitrine explore la tension entre l'intimité et l'exposition publique, en se concentrant sur la mémoire collective, particulièrement celle des femmes. S'inspirant de l'exposition *Ajuar*, il continue de valoriser les éléments du quotidien et du fait maison, souvent considérés comme féminins, et les présente comme des piliers essentiels de la mémoire collective.

Le projet met en avant l'utilisation de traditions textiles espagnoles, qui servaient à marquer les moments importants de la vie. Ces travaux textiles, symboliques et souvent la seule forme d'expression créative permise aux femmes de classes populaires, sont ici réutilisés pour aborder la thématique du deuil. Le passage des vêtements blancs à ceux teints en noir incarne la transition de la joie à la tristesse, tout en suggérant un lien étroit entre le début et la fin d'une vie.

Le contexte du deuil, «el luto», où les femmes devaient porter du noir et restreindre leurs activités sociales, est central. Cette tradition, bien que moins contraignante pour les hommes, imposait aux femmes un cadre rigide, où elles devaient rester chez elles, ce qui intensifie la solitude et le silence face à la mort. Cependant, au-delà de la tristesse, il existe une beauté et une intimité dans ces moments, où la mort, observée avec le recul du temps, révèle des éclats de vie et des sourires sincères.

La vitrine cherche à capturer ce moment intime où la maison se prépare à la fin et se reconstruit ensuite, marquée par un silence rare en Espagne, un pays habituellement bruyant et plein de vie. Le rideau en plastique, symbole de la frontière entre l'intime et le public, incarne cette séparation entre la rue et la maison, entre ce qui se montre et ce qui reste caché. Le projet, à travers l'emploi d'objets quotidiens, vise à toucher un large public en abordant ces thèmes universels.

Did you hear the sound of the explosion?

Delphine Noels, Liège (BE), 1973

Depuis le début de la guerre à Gaza, Delphine Noels, cinéaste et peintre, tient une correspondance avec Ahmed Moghrabi, chef de service du département de chirurgie plastique et des grands brûlés à l'hôpital Nasser à Khan Younes. Sous la forme d'un journal de bord dessiné et peint à l'aquarelle mais aussi de films, Delphine nous présente des bribes de cette correspondance. Au fil des dessins, le siège de l'hôpital par l'armée israélienne, l'angoisse, mais aussi l'espoir se racontent.

L'hôpital Nasser s'est fait envahir et dévaster par l'armée israélienne. Ahmed Moghrabi y a miraculeusement survécu. À l'heure actuelle, ils ont fondé une association dont la première action consiste dans la création d'une petite clinique de terrain à Deir El Balah, dans le centre de la bande de Gaza. Compassionate Hearts For Palestine, leur association, vient d'être reconnue par le Ministère de la Santé Palestinien et il est d'ores et déjà question pour la petite clinique de se transformer en un petit hôpital d'une dizaine de lits...

La visée de l'association à long terme est de créer une première banque de peau dans la bande de Gaza.

Les dessins à l'aquarelle de Delphine Noels sont vendus 300 euros l'unité au profit de son association (Compassionate Hearts For Palestine).

L'œuvre de Théo Romain-Sobota offre une plongée intrigante dans le monde du jeu vidéo, mais elle va au-delà de l'expérience ludique traditionnelle pour soulever des questions profondes sur la nature de la cancel culture et le rôle de la société dans la censure et l'exclusion. Dans ce jeu, il n'y a pas de fin, pas de boss final, pas de quête à achever. Le joueur/spectateur se glisse dans la peau d'un personnage dont les actions sont fortement limitées, telles que courir, sauter, marcher, pleurer. L'élément central de cet « anti-jeu vidéo » est le concept de *shadowban* ou bannissement furtif. L'utilisateur se retrouve comme un naufragé sur une île déserte, exclu du reste de la communauté numérique. L'œuvre nous amène à réfléchir sur les conséquences de l'isolement imposé, la responsabilité des communautés en ligne et les limites de la liberté d'expression. La cancel culture, qui cherche à punir ou à contraindre ceux qui ne respectent pas certaines règles sociales, soulève des préoccupations éthiques et morales profondes. En enfermant le joueur virtuel dans une expérience de bannissement, l'artiste nous invite à remettre en question notre rapport aux relations virtuelles qui peuvent parfois nous emprisonner, tout comme l'univers restreint de ce jeu vidéo.

Les détails d'une façade, la géométrie d'une maison, les couleurs d'une pelouse ou le tracé d'une route à travers le paysage : le monde qui nous entoure, peut-être parce qu'il est continuellement dessiné par une infinité d'auteur.e.s anonymes, nous raconte des histoires. Des histoires collectives et individuelles, où les aspirations et les expériences personnelles côtoient les dynamiques de groupe, où les rêves et les écueils se font écho. Des histoires banales et ordinaires qui parlent de nous. Des histoires importantes car c'est ce « nous » qui en est le sujet.

À travers une pratique quasi systématique du dessin, Axel Serveaux collecte ces fragments de narration réels ou supposés et les assemble pour faire récit, en une sorte d'archéologie subjective du présent. Son intérêt pour notre environnement bâti touche à la fois le collectif et l'intime, le communément admis et le caché, le déjà-là et ce qui n'existe pas encore. L'objet représenté, aussi modeste soit-il, occupe temporairement le centre de l'image pour devenir sujet à part entière.

Un voyage vers nulle part, c'est un *road trip* silencieux autour de l'univers de la périphérie, qu'Axel Serveaux propose ici de ramener *au centre*.

Bijoux de famille

Olivier Hoffait (SOKE), Liège (BE), 1993

SOZYONE, Bruxelles (BE), 1973

Bijoux de famille interroge les notions de valeur et de mémoire, de ce qui se voit et de ce qui demeure caché. Transformant la façade en une série de récits mystérieux, l'installation déploie un jeu de contrastes entre peinture murale et œuvres encadrées, invitant le regard à plonger au-delà des apparences.

Les fresques colorées s'étendent en arrière-plan, monumentales, offrant une présence audacieuse. Devant elles, des œuvres encadrées flottent, suspendues par des fils invisibles, créant un dialogue entre la puissance de la peinture et la délicatesse des éléments suspendus. Cette opposition de matières et de perceptions génère une tension subtile, évoquant la fragilité de la mémoire et la complexité des histoires enfouies.

Chaque vitrine devient un fragment d'une narration à déchiffrer, où silhouettes stylisées et objets familiers surgissent comme des indices visuels. Les jeux de lumière, enveloppant l'ensemble, oscillent entre rêve et réalité, incitant à scruter chaque détail, à dévoiler de nouvelles dimensions cachées.

L'œuvre pousse le spectateur à explorer l'invisible et à redéfinir ce qui est précieux. À travers cette installation, les artistes nous invitent à interroger ce qui constitue nos propres « bijoux de famille » – ces fragments d'histoires voilés par le quotidien.

Ce qui frappe d'emblée lorsqu'on découvre le travail de Pénélope Urbain, c'est son adéquation parfaite et poétique à l'espace de la vitrine suscitant une impression de douceur paradoxale. Indépendamment du geste symbolique ou du message que ce matelas engendre, on peut se questionner sur le statut de l'image et de sa qualité plastique : s'agit-il de peinture ou de photographie ? Le thème de la jeune fille endormie est récurrent dans l'histoire de l'art, mais, à priori, il s'agit bien d'une photographie. Verticalité du visuel face à l'horizontalité habituelle d'un matelas qui devient support d'une image photographiée qui évoque la peinture... C'est toute la richesse de cette œuvre que nous présente l'artiste en ses termes :

«Le sommeil est un état intime et personnel. Mon matelas interroge sur le rapport entre privé et public. Cette femme qui dort relève du domaine privé, mais, étant exposée à la vue de tous.tes, se retrouve de facto dans le domaine public.

Nul ne sait ce qu'elle a vécu avant de dormir, ni ce qui lui adviendra à son réveil. Elle est dans un état suspendu, que tout le monde connaît, où l'on se trouve dans un espace propre à soi, et dans une vulnérabilité accrue. En découvrant ce tableau-lit, le spectateur verse malgré lui, dans une sorte de voyeurisme.

Cette réalisation, composée d'un matelas et d'une photo imprimée sur tissu, présentant une femme dormant dans ses draps, est là pour troubler notre perception : cette scène joue sur l'ambiguïté : elle peut paraître banale ou paisible, mais elle pourrait, en l'occurrence, être interprétée de façon plus grave.

Cette représentation semble être de l'ordre de l'évidence, mais en réalité tout être humain n'est pas en capacité de dormir dans un lieu à soi et un nombre croissant d'entre nous se retrouve ou, risque de se retrouver, dans une extimité forcée.

Dans notre monde, c'est un luxe d'avoir un matelas, d'avoir des draps et de pouvoir dormir paisiblement, au cœur d'une intimité protégée par des murs».

Je grave et peins un phénomène lumineux provenant d'une source unique, âgée de 4,603 milliards d'années : le soleil. Les cercles et ronds que vous voyez dans les œuvres sont des images du soleil, projetées sous les arbres. Ce phénomène, appelé en japonais « komorebi » (« 木漏れ日 »), représente la lumière diurne filtrant à travers les feuillages.

À travers mes peintures et gravures, je souhaite rendre hommage à l'observation : ces taches lumineuses, souvent inaperçues, révèlent leur omniprésence dans notre quotidien, tout en nous rappelant notre relation avec l'immense astre. Je désire également explorer une autre notion liée à la lumière : notre rapport à l'irréversibilité du temps.

Comment fonctionne ce phénomène de *komorebi* ? Comme dans un sténopé ou dans nos yeux, lorsque la lumière passe à travers un petit trou (comme le trou de la camera obscura), elle projette son image (la forme du soleil) à l'envers sur une surface plane. Les *komorebi* apparaissent grâce aux interstices formés par les feuillages et sont accentués par un ciel bleu dégagé qui rend la forme du soleil plus nette. En observant les ombres projetées par un arbre, j'ai remarqué qu'elles ne correspondaient pas à la forme exacte de l'arbre.

Tracer et/ou peindre la lumière est peut-être l'une des rares façons de ressentir physiquement la rotation de notre planète, un phénomène difficile à percevoir au quotidien. À l'image des hommes coincés dans la caverne du mythe de Platon, je découvre des phénomènes astronomiques qui me dépassent, simplement par l'observation des ombres et lumières visibles sur notre planète. Une représentation inversée du réel, révélée par les effets d'optique de la lumière solaire filtrant à travers les feuillages.

Insatiable chercheuse, Sofie Vangor traverse la vie comme elle traverse l'art. Avec détermination, onirisme, questionnement et curiosité.

Licenciée en peinture monumentale et détentrice d'un master en gravure, professeure de gravure, artiste, mère et femme, autant de catégories distinctes qui pourraient confiner Sofie Vangor dans un rôle déterminé ou un autre. Pourtant il est difficile de maintenir de manière constante ces séparations tant vie et art s'entrecroisent, s'alimentent et fusionnent chez elle. Son œuvre interroge d'ailleurs avec justesse les cases dans lesquelles nous sommes tous enfermés imperceptiblement. Les frontières deviennent alors ténues entre les mains de l'artiste. Pour les contester, les ébranler, les contourner et – peut-être surtout – pour mieux s'en défaire.

Ce jeu sur l'impermanence des frontières s'installe dès les prémices de son travail. Il serait vain de tenter d'associer un seul et unique médium à l'artiste. Si la peinture constitue sa formation première, la gravure s'est rapidement immiscée en parallèle dans son parcours. Chaque discipline lui procure des sensations qui nourrissent ses pensées et acte...

(Extrait de) Céline Eloy, 2023

Entre arthmie et régulation de ce flux d'humeurs, cette vitrine se veut une saillie de l'exposition *SEROTONINE* (Galerie Flux, Liège). Issues des hauts et des plus bas taux de sérotonine, les images défilent. Si c'est à partir d'un parcours du combattant clinique personnel que ce projet voit le jour, il n'en est pas moins universel. L'essentiel réside aussi dans l'infime. Mais ce constat ne naît très souvent que dans l'extrême désordre. Alors *SRTNINE II* se veut un infime désordre.

Pour répondre à l'invitation de participer à la 15^e édition d'Art au Centre, Espace 251 Nord revient sur son projet de 2006 : *Images Publiques*. Cette manifestation urbaine d'art public prenait alors place dans le centre-ville de Liège, sur les façades des bâtiments emblématique de la ville (palais des Princes-Évêques, opéra, théâtre, cinéma Sauvenière, ...) mais aussi et surtout dans une ville en pleine mutation ayant amorcée de grands chantiers de restructuration.

En 2024, le dispositif Archives Actives permet de réactiver la mémoire de ce projet à l'aune des élections et d'une ville dont les mutations se sont clairement poursuivies.

En Féronstrée, les vitrines de La Mésangère sont vides.

La lumière inonde un espace vide.

Sur les pilastres de la façade extérieurs un nom est affiché : « JEF GEYS ».

En 2006, l'artiste belge, pour sa participation au projet *Images Publiques*, avait réalisé une série de collages dans les rues de Liège, avec les lettres de son nom et prénom en blanc sur fond noir. Collages qui répondaient directement à la période électorale alors en cours.

Cette relecture de l'œuvre de Jef Geys offre une nouvelle actualité à cette dernière et étant placée, 14 ans après, dans un nouveau contexte politique, et urbain.

Sur une des vitrines, un QR code est affiché. Celui-ci permet aux passants, curieux, de prendre connaissance de plus amples informations sur l'exposition *Images Publiques* mais aussi d'être invité à une nouvelle forme d'arpentage rétroprospective-urbaine, en étant lancé sur les traces de la ville de 2006 à 2024 grâce aux images d'expositions fournies ainsi qu'à la carte de la ville.

Handle with Care!

François Jacqmin, Matthieu Litt, Kathleen Vossen, Françoise Guissard,
Françoise Seron, Hélène Tilman, Tatiana Klejniak, Denis Verkeyn

En 25 ans, les œuvres d'environ 150 artistes – confirmés ou émergents – sont entrées dans la collection contemporaine de la Société libre d'Émulation, suite à l'achat par l'association d'une de leurs pièces exposées à la *Maison Renaissance*, rue Charles Magnette à Liège. Pour les plus jeunes, il s'agissait souvent d'un premier « pied à l'étrier », pour les plus âgé.e.s, d'une reconnaissance renouvelée du chemin accompli. Dans son rôle d'acteur culturel liégeois plus que bicentenaire, l'Émulation a toujours eu à cœur de veiller à la promotion et au soutien d'un secteur artistique régulièrement malmené.

La sélection proposée ici est focalisée sur la notion d'attention portée, par exemple au maintien de la qualité de l'environnement naturel (*Tidal Horizon*, Matthieu LITT), à sa poésie intrinsèque (*Les Saisons*, François JACQMIN) mais aussi aux menus détails du quotidien qui passent inaperçus à nos regards pressés (*Drapé Sunlight*, Kathleen VOSSSEN).

S'y incorpore le souci d'autrui, choix induit par la thématique développée par notre asbl : Arts & Santé. Il peut s'agir du souvenir réconfortant du châte d'une grand-mère (*Marie*, Françoise GUISSARD), de l'observation sur le vif par une infirmière au bloc opératoire (photo de *Dyspnoea*, Françoise SERON), voire de l'empathie vis-à-vis de patients fragilisés par une santé mentale compromise (*Poing*, Hélène TILMAN) ; ou encore de la difficulté rencontrée pour mettre des mots sur un ressenti (*Ça sert d'os*, Tatiana KLEJNIAK) : l'art prend alors le relais pour « exprimer l'inexprimable ».

Pour s'en convaincre, il nous suffit de regarder un dessin de Denis VERKEYN, tiré d'un carnet de croquis de sa période étudiante : une fenêtre largement ouverte nous inspire tous les possibles.

Quand tout va vite... Que les images défilent, nous n'arrivons même plus à en suivre le fil. On court, court tout en restant statique, après quoi ?

Elles bougent, se meuvent si vite que nous n'en retenons plus le sens et l'écho. On essaie d'en arracher un morceau reflétant une résurgence de notre propre histoire ou d'un possible futur. Notre film s'interrompt sans arrêt et les images disparaissent aussi vite qu'elles ne sont apparues dans nos mémoires courtes. Dans ce contexte, les étudiant.e.s en Gravure ont tenté de se remémorer ces images mouvantes qui ont laissé une trace, ludique ou grave, à travers leurs propres trajectoires. Projet collectif qui se veut être la tentative d'un nouveau lieu s'apparentant à nos bonnes vieilles vidéothèques d'antan.

Magic Print club 24/24 se trouve être à deux visages, jour et nuit. Lesquels sont tentatives de raccommoier ce fil de séquençages à travers une mémoire collective.

art au centre

#15

liège
17.10
— 31.12.2024



art au centre © 2024

Coordination

Assistante coordination

Conception graphique

Relecture

Traduction depuis l'anglais

Typographie

Papier

Impression

Maxime Moinet

Marla Shenaj

Mikail Koçak (Mermermer)

Alix Nyssen

Gérome Henrion

Fira sans, par Carrois Apostrophe

Offset blanc FSC, 90 g/m²

Centre d'impression de la Province de Liège

Grand'Route, 317

BE-4400 Flémalle

www.artaucentre.be

uhoda
Pardon Service

ILLUDESIGN
— PIERRE DE JOUR —

{c}
Curtius
— LA BIÈRE LIÉGEOISE —

BHS.MEDIA
BE EVERYWHERE

6 loterie
nationales
BIEN PLUS QUE JOUER

F3
FÉDÉRATION
WALLONNE FOOTBALL

Wallonie

Province
de Liège

Liège
Echevins
du Commerce

